

Elle

Jean Baptiste Leclercq

L'appartement, presque vide, lui paraissait plus vaste et plus vétuste qu'auparavant. On voyait encore sur le sol les marques des meubles disparus, des claières dans la poussière là où auparavant s'était tenu le canapé, des griffures dans le parquet là où la chaise du bureau, parti lui aussi, avait rongé les lattes. Le silence, aussi, était étonnant. Le ronronnement de l'ordinateur avait disparu en même temps que la machine. Le moindre de ses mouvements résonnait contre les murs.

Il n'avait conservé qu'un sac de sport dans lequel s'entassaient les quelques vêtements non vendus. Il avait aussi encore son lit, et ses instruments de musique - car les instruments de musique ne sont pas des objets- et deux-trois de ses livres préférés. Tout le reste, tout ce qu'il avait possédé, tout ce qui avait amené de la vie dans ce petit studio, était parti.

Dans sa main, il serrait une enveloppe enflée de billets. Il les contempla un instant.

- La vache, je n'ai jamais été aussi riche.

Dix-huit mille euros. Avec cette somme, il aurait pu partir en voyage, loin. Il aurait pu faire un don à une association. Mais non. Il avait quelque chose à acheter, et ce quelque chose coûtait précisément dix-huit mille euros. Pour les réunir, il avait dû vider son compte courant, et son livret A, malgré les protestations de son banquier. Comme alors il était loin d'avoir assez, il avait revendu, l'une après l'autre, ses quelques possessions. Jusqu'à se retrouver dans cette sorte de cimetière de lui-même. Jusqu'à tenir enfin dans ses mains cette enveloppe pleine de promesses. Avec détermination, il la glissa dans sa poche intérieure, et quitta son tombeau de solitude.

La boutique était dans la vieille ville. Il avança rapidement, anxieux à l'idée qu'on puisse le dépouiller en chemin. Il portait sur lui plus d'argent qu'il en avait jamais possédé. Mais en réalité, il ne craignait pas grand-chose. La ville était réputée peuplée de vieux riches. Or les vieux riches n'aimant que deux choses - le calme et leur argent, ils s'étaient forgé une cité conforme à leurs besoins.

Installée au rez-de-chaussée d'une maison à colombage, serrée entre deux autres bâtiments médiévaux qui semblaient tenter de se rejoindre par-dessus elle, la boutique était aux antipodes de ce qu'on aurait pu attendre d'un commerce de ce genre. Déjà, il fallait être connaisseur pour remarquer qu'il s'agissait d'un magasin. Aucune vitrine, pas plus d'enseigne, seulement un nom sur un interphone : Aristide Solutions. Ça aurait pu être n'importe quoi. Cabinet d'architecte, conseil en finance, consultant en ressources humaines... Mais non.

Lorsqu'on entrait, on arrivait dans un salon très moderne, tout en noir et blanc. Des canapés larges et sévères appelaient à se détendre mais pas trop, une banale table basse proposait des magazines parlant de rien mais sur quantité de pages, et un comptoir de marbre marquait la frontière infranchissable séparant l'espace des clients et celui du vendeur. Dans tous les angles, des télévisions muettes diffusaient en boucle une chaîne d'info au libéralisme assumé.

Nulle part on ne voyait de poupées vaudou, de plantes vénéneuses, de pieux contre les vampires, ou n'importe quoi d'autre tiré du bric à brac mystérieux et exotique qu'on aurait attendu dans un tel endroit. On cherchait un antiquaire de l'occulte, une brocante de magie, et on entrait à la place dans un Apple Store passé à la Javel.

Dès qu'il eut posé le pied dans cet endroit, le propriétaire apparut derrière son comptoir. Lui aussi était décevant de banalité. Encore une fois, on aurait espéré un vieil africain en habits traditionnels multicolores et à l'accent roulant et chaud. Ou alors un vénérable chinois à la moustache interminable, flanqué d'un interprète âgé de huit ans pour lui traduire le français, car bien sûr il n'aurait parlé que le mandarin. Allez, dernière tentative, une antillaise au sourire noir, avec des dreadlocks et le visage constellé de scarifications rituelles. Mais non. À la place de ces

sympathique personnages, on héritait d'un hipster colorié de tatouages, au crâne rasé sur les côtés, le reste de ses cheveux se réunissant en un catogan parfaitement exécuté.

Il accueillit son client avec un sourire. Soit il l'avait reconnu, soit il donnait le change à la perfection. Celui-ci s'approcha, le cœur battant, les mains tremblantes. La détermination qui l'avait guidé jusqu'ici était manifestement restée à la porte, attendant dans la rue. D'une main mal assurée, il sortit l'enveloppe de son manteau, et à voix basse bien qu'il n'y ait personne d'autre qu'eux dans le magasin, demanda ce qu'il était venu chercher, « vous savez, le flacon ».

Le vendeur attrapa l'enveloppe avec professionnalisme, c'est-à-dire juste assez lentement pour ne pas avoir l'air cupide, et entreprit de compter les billets avec méthode. Ils restèrent alors face à face quelques minutes, des minutes interminables, uniquement rythmées par les battements feutrés de l'épaisse liasse qu'on égrenait couche après couche.

Lorsqu'enfin le compte fut là, sur le comptoir, entre les doigts plein de bagues du vendeur, celui-ci sortit de son comptoir une petite boîte. Et dans cette boîte, le fameux flacon.

Sans surprise, le flacon était affligeant de banalité. Une petite bouteille de verre, voilà. Pas de quoi avoir peur, pas de quoi fantasmer. Aucun symbole gravé où que ce soit, aucun effet de style ou de mystère, alors que son contenu aurait pu justifier, au contraire tout un tas d'artifices esthétiques. Le liquide qui dansait à l'intérieur était transparent, tout au plus un reflet bleuté de temps en temps avertissait qu'il ne s'agissait pas d'eau. Il ôta le bouchon et le renifla avec prudence. Une petite odeur d'amande douce. Agréable.

- Une goutte ou toute la bouteille, l'effet sera identique. Mais plus vous en mettez, et plus il agira vite.
- Y a-t-il des effets indésirables ?

Le vendeur eut un petit rire.

- Aucun. Mais je vous conseille d'être sûr de vous. Sait-on jamais. Conclut-il avec un clin d'œil.

- Merci. Répondit-il en enfouissant le flacon à l'endroit même où il avait conservé l'enveloppe. Qu'il abandonna donc sur le comptoir, sans le moindre regret. Il quitta les lieux. Sa nervosité avait fait place à une impatience presque étouffante.

Les deux heures qui suivirent furent les plus longues de sa vie. Son rendez-vous n'était pas pour tout de suite, alors il erra dans la ville, malheureusement pas très grande. Il contempla les montagnes, le lac, puis ses propres pensées.

Il revit les dix années qui venaient de s'écouler. Dix ans qui allaient bientôt s'achever, lorsqu'Elle boirait le liquide qui s'agitait dans son flacon. Et il serait heureux, enfin.

Ils s'étaient aimés, énormément, au début. De ces deux ans passés avec elle, il ne s'en était jamais remis. Encore maintenant, cela lui semblait un rêve, d'une douceur inégalable. Lui qui n'avait jamais cru en rien, il s'était retrouvé en possession d'une certitude immense, presque trop grande pour lui : Elle était l'âme qui complétait la sienne.

Pourtant, elle avait fini par rompre. Elle s'était lassée de son intensité. Pour lui, elle avait surtout été effrayée par la tournure que prenait leur relation. Il n'avait jamais accepté la séparation. Il pouvait la reconquérir, il en était persuadé.

À partir de là avaient commencé plusieurs années d'errance, de poursuite, de déchirements. Ils n'étaient pas parvenus à complètement couper les ponts. Ils s'étaient reparlé et séparés maintes fois. Il avait profité de ses malheurs pour se rendre indispensable auprès d'elle. Elle lui avait brisé le cœur encore et encore. À ceux qui lui conseillaient de l'abandonner une bonne fois pour toute, il ne répondait même plus. Ils ne comprenaient pas. Tous les rejets, les larmes, la culpabilité et la lâcheté, n'avaient jamais réussi à éroder l'amour qu'il lui portait. Il en était sûr, elle reviendrait, un jour. C'était obligé.

Pour ne pas qu'elle lui échappe encore une fois, depuis quelques années, il se faisait passer pour un ami. Cela voulait dire la voir batifoler avec d'autres hommes, dans des relations absurdes et condamnées à l'avance. Il le savait, aussi vrai qu'elle était la femme parfaite pour lui, il était l'homme parfait pour elle. Alors, quand elle venait pleurer contre son épaule après avoir encore échoué dans

sa vie amoureuse, il l'accueillait avec la douceur d'un serpent. Il y voyait la preuve que sa patience serait un jour récompensée.

Pourtant, depuis un an, les clowns et les blaireaux avec qui elle avait frayé avaient cédé la place à Fred. Un grand type qui semblait la rendre heureuse. Ça avait l'air sérieux. Pris au piège par son masque d'ami fidèle, il était obligé de sourire à cette alliance qui lui arrachait le ventre. Et il se réjouissait, avec une joie mauvaise, que cette mascarade puisse bientôt prendre fin, grâce au flacon dans sa poche. D'ailleurs, il était l'heure.

Il sonna chez Elle, et la porte s'ouvrit presque aussitôt. Un sourire lui monta immédiatement aux lèvres, comme toujours. Elle semblait irréaliste. De longues mèches sombres, des yeux qui passaient en un éclair de la mélancolie délavée à l'espièglerie pétillante, des seins d'adolescente et des fesses de femme, des pommettes saillantes quand elle souriait... en dix ans, il n'avait pas cessé une seconde de l'admirer et de la désirer. Elle était à la fois son paradis et sa malédiction.

Il avança dans l'appartement, le cœur battant. Ils passèrent au salon, et déjà, un obstacle se présenta à lui, sous la forme d'une jeune femme, cheveux et yeux noirs, teint bronzé, assise sur le canapé. L'obstacle s'appelait Sofia, apparemment. Ils auraient dû être seuls, ils étaient toujours seuls.

- Elle est passée à l'improvisiste, ça faisait un moment qu'on ne s'était pas vues. Expliqua Elle avec un sourire. Tu bois quoi ?

Il bredouilla le nom d'une boisson quelconque, et Elle disparut dans la cuisine. Pendant ce temps, lui et Sofia restèrent face à face, gênés. Comment je vais lui faire boire le flacon, avec cette conne en plus ? Je vais devoir remettre ça à une autre fois. Cette seule pensée le mit en rage.

Elle revint avec ladite boisson, et prit place.

- Je ne t'ai pas dit ! S'exclama-t-elle en lui tendant ce qui semblait être un soda.

Il la regarda, et au sourire complice de Sofia, il sut qu'elle allait lui planter un nouveau poignard dans le cœur.

- Fred et moi allons-nous fiancer !

Il la prit dans ses bras, moins pour la féliciter que pour cacher son visage défait, comme pour l'empêcher de partir alors qu'elle lui échappait plus que jamais. Je suis très heureux pour toi, articula-t-il, le plus sincèrement qu'il le put. Elle le crut, sans se poser de questions, toute à son bonheur. Elle n'avait pas raison de douter de lui.

La nouvelle changeait tout. Le flacon dans sa poche allait servir, c'était urgent. Pas parce qu'elle était fiancée, après tout, un fiancé ça se quitte, un mariage ça se brise, c'est presque le principe. Mais il lui fallait agir, il lui fallait chasser ce Fred qui décidément lui arrachait des mains la femme de sa vie.

Le reste de l'après-midi fut tendu. Les deux jeunes femmes discutaient comme deux oiseaux ravis, tandis que lui, prédateur, guettait nerveusement l'occasion de vider son flacon. Il enrageait de la présence de Sofia. Si elle n'avait pas été là, il aurait déjà eu cent opportunités. Mais à deux contre un, il était presque impossible de se retrouver seul en avec les verres. Il y eut pourtant des ouvertures.

La première, ce fut lorsqu'Elle se rendit aux toilettes. Sofia en profita pour aller passer un coup de fil. Il sortit son flacon, le déboucha, et il allait le vider lorsqu'un bruit de chasse d'eau le poussa à la retraite. Une seconde plus tard, Elle se tenait devant lui, avec ce sourire qui d'habitude l'éblouissait, et aujourd'hui le brûlait. Elle souriait à l'autre, le putain de fiancé, qui était avec elle-même quand il n'était pas là.

La seconde occasion, ce fut lorsque Sofia montra à Elle des photos d'un voyage dont elle venait de rentrer. Son smartphone étant à cours de batterie, les deux femmes se mirent en recherche d'un chargeur compatible. Leur battue les fit quitter le salon pour les mener dans la chambre d'Elle. Malheureusement, elles trouvèrent ledit chargeur bien trop vite, et il dut encore une fois planquer son flacon à la dernière seconde.

Le temps passait, et chaque seconde était une braise de plus dans son ventre.

Soudain, illumination. L'idée qui débloqua tout lui apparut enfin. Les jeunes femmes étaient toujours plongées dans leur admiration d'un quelconque paysage exotique, babillant joyeusement. Il remarqua que leurs tasses étaient vides.

- Je vous ressers en thé ? Leur lança-t-il avec le ton le plus enjoué possible.
- Oui d'accord. Je veux bien un thé de Noël, s'il te plaît.
- Pareil pour moi, approuva Sofia.

Et juste comme ça, de manière inespérée, il se retrouva seul dans la cuisine, en tête à tête avec leurs deux tasses. Le mug à la tête de panda, c'était celui d'Elle. L'autre était orné d'un détournement du logo de Starbuck's. « Starbooks », disait-il, et un livre remplaçait le visage féminin.

Il mit de l'eau à chauffer, et attendit, avec une impatience dévorante. Ils atteignirent leur état d'ébullition en même temps, et il s'empessa de la déverser dans les tasses. L'eau s'y installa avec force crachotements et fumerolles, comme mécontente de la qualité de son transvasement. Puis, avec des gestes fébriles, il put enfin déboucher son flacon. Pourvu qu'elle ne remarque pas l'odeur d'amande, pensa-t-il en observant le liquide se mettre en mouvement.

Il se figea au moment où la première goutte allait sauter de la bouteille. Une hésitation le retenait, et il sut sans même l'avoir identifiée qu'il ne passerait pas outre.

- Tu vas quand même pas t'arrêter là ? Tu as claqué dix-huit mille euros pour ce flacon !
- Je sais... mais je ne peux pas.
- Tu es dingue ! Tu la veux. Putain, ça fait dix ans que tu attends de l'avoir ! Tu l'aimes !
- Justement. Je l'aime trop pour lui faire ça. Lui prendre son libre arbitre. Je veux qu'elle me choisisse en toute conscience.
- Mais ça n'arrivera pas. Elle ne te choisira JAMAIS. C'est ce connard de Fred qui va l'avoir.

Il ne se répondit pas à lui-même. Cette fois, ça y était. Quelque chose avait fini par se briser en lui. Il ne pouvait pas continuer comme ça.

De la pièce adjacente, il entendit le rire d'Elle. Il en eut des frissons. Elle va se marier. Ce n'est plus pour toi qu'elle rira. Une lassitude immense l'envahit. La souffrance, il était au-delà. En dix ans, son cœur était devenu trop sec pour produire la moindre larme. Il ne put qu'exhaler un soupir d'une tonne. Entre ses doigts, le flacon attendait. Elle pourrait être à toi. Pour toujours. Vous seriez heureux ensemble, tu le sais.

Il referma le flacon, et se perdit quelques secondes dans le liquide trouble et fumant qui s'endormait dans les tasses. Elle ne voudra jamais de moi. Elle ne m'appartient pas, reconnut-il avec amertume. Et son cœur, déjà en pièces, trouva le moyen de se briser une nouvelle fois, dans un nuage de cendres glaciales. Il n'était plus en morceaux, il était en poudre. Comment vivre sans elle ? Comment combler le vide incommensurable qu'elle allait laisser dans son existence ?

Alors, sous l'effet d'une inspiration subite, il déboucha le flacon, et en versa la moitié dans le mug Starbooks. L'autre moitié, il la vida entre ses lèvres. Enfin, sans se laisser le temps de faire machine arrière, il rejoignit le salon.

- Ah quand même ! L'accueillit Elle avec un regard espiègle. Tu en as mis du temps.

Faisant de son mieux pour ne pas poser les yeux sur elle, il posa les tasses devant elles, en prenant soin que chacune récupère bien la sienne. Puis, au moment où Sofia allait y tremper les lèvres, il lança à Elle, toujours sans la regarder :

- J'ai entendu ton portable vibrer, au fait.

Elle se leva, et ils furent seuls. C'est la meilleure solution, se dit-il. Sofia était objectivement une jolie fille, intelligente, se plaignant d'être célibataire. Elle l'avait plutôt ignoré jusque-là, mais peu importait. Je vais enfin être heureux, se dit-il avec amertume. Comme un dépressif cédant à l'appel du vide, il l'observa tremper les lèvres dans son thé. Lorsqu'Elle revint dans le salon, elle les trouva plongés dans une contemplation réciproque.

Quelques jours plus tard, il croisa Elle et Fred en terrasse d'un café, main dans la main, à se parler doucement. Auparavant, une telle vue l'aurait brisé. Mais plus maintenant.

Il se rappela cependant qu'il avait toujours dans la poche le fameux flacon, dont il restait quelques gouttes. Il s'approcha alors du jeune couple. Elle le salua avec un enthousiasme inversement proportionnel à celui de son fiancé. Pas fou, Fred avait toujours senti en lui l'amoureux transi en embuscade, qui réapparaissait à chaque dispute avec sa belle, toujours prêt à lui donner de vicieux conseils pour saboter leur relation. Ils s'étaient souvent disputés à cause de lui.

- Je peux vous offrir un verre, pour féliciter les futurs mariés ?

Fred l'observa avec incrédulité, et Elle accepta. Il s'en fut alors vers le bar, commanda deux bières, et vida les dernières gouttes de philtre dans le verre qu'il destinait à Fred. Puis il les apporta à la table, et regarda avec un plaisir mélangé le jeune homme vider le siens.

- Au moins je suis sûr que tu ne l'abandonneras jamais. Pensa-t-il.

Puis, avec en son for intérieur un sombre sourire : Et si c'est elle qui te brise le cœur, tu ne t'en remettras jamais. Comme moi.